

Mordecai Richler, l'atrabiliaire du Mile End

La réédition conjointe, à Montréal et à Paris, dans une nouvelle traduction, de ses essais et romans réhabilite un écrivain majeur du XX^e siècle.

Montréal (Québec)
De notre envoyé spécial

L avait le don, qu'il cultivait sans discernement, de se mettre tout le monde à dos. L'écrivain montréalais Mordecai Richler était une figure honnie de la communauté juive de son quartier natal, le Mile End, pour avoir moqué et dénoncé la tartufferie d'une orthodoxie étouffante, et détestée par les francophones du Québec qu'il avait ridiculisés, en termes violents, pour leur farouche indépendantisme, réduit au comportement grégaire d'une pensée vicieuse.

Petit-fils de rabbin, ce juif laïc fut donc traité d'antisémite par les juifs et de raciste par les Québécois. Circonstance aggravante, ce Montréalais ne s'était jamais donné la peine d'apprendre un traître mot de français. Mais, ambivalence de ce personnage insaisissable, il avait placé ses cinq enfants à l'école française. Cette boule d'inquiétude se soignait par l'alcool, le tabac, le sarcasme, la vitupération et l'écriture au long cours d'une œuvre romanesque imposante, moins acide et plus riche que ses pamphlets provocateurs.

On pouvait trouver Mordecai Richler rivé au bar du Ritz-Carlton, non loin de son domicile, devant son verre de whisky, cigarillo aux lèvres, ruminant ses détestations, ne s'encombrant d'aucun code que requiert l'urbanité, pour cracher ses quatre vérités à quiconque, selon lui, les méritait.

« Aujourd'hui encore, soupire Jean Bernier, directeur littéraire des Éditions du Boréal, bien des Québécois refusent de le lire pour ses prises de position qu'ils jugent insultantes, reçues à l'époque comme une déclaration de guerre. Mais les Canadiens anglophones, qui ne furent pourtant pas épargnés par ses flèches, le tiennent pour l'un des plus grands écrivains d'Amérique du Nord, un classique même. Pour moi, il est l'auteur qui a su le mieux décrire Montréal. »

Des romanciers francophones de la nouvelle génération partagent aujourd'hui cet avis. Mais sur les réseaux sociaux, les Québécois

continuent de s'étriper sur son cas.

Ainsi va la gloire posthume de Mordecai Richler (1931-2001). Pour la réhabiliter, deux maisons, de part et d'autre de l'Atlantique, Boréal à Montréal et les Éditions du Sous-Sol à Paris, s'engagent de concert pour rééditer ses romans dénaturés par des traductions approximatives et fantaisistes, en pure méconnaissance des idiomes québécois et des références populaires d'un Montréal disparu.

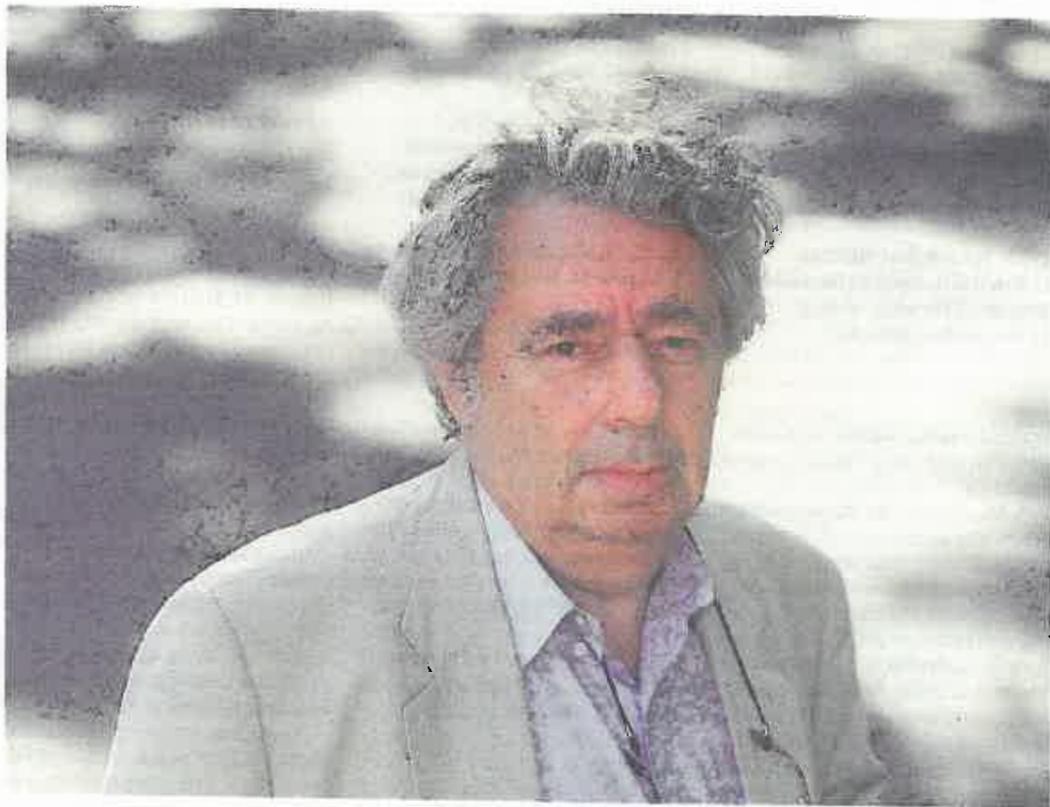
Or, l'œuvre de Richler est farcie de détails concrets (produits de la vie courante, publicités, univers du hockey, émissions de télévision) qui rendent compte de la vie quotidienne et de l'atmosphère de l'avant- et de l'après-guerre. En France, ses romans ont aussi souffert d'avoir été publiés, en ordre dispersé, dans différentes maisons d'édition. « Il en résultait une œuvre éparpillée, déplore Jean Bernier, sans vision globale, dont les traductions avaient détruit les nuances et les subtilités. »

Petit-fils de rabbin, ce juif laïc fut traité d'antisémite par les juifs et de raciste par les Québécois.

Pourtant, la critique internationale n'a jamais ménagé ses éloges, le plaçant à la hauteur de Charles Dickens pour le foisonnement et le brassage des personnages, de Philippe Roth pour son humour juif, de Malcom Lowry pour sa part de gouffre et d'obscurité. « Quand je l'ai découvert, raconte Adrien Bosc, écrivain et jeune patron des Éditions du Sous-Sol, j'ai été happé par l'ampleur romanesque. Je me suis empressé de publier l'un de ses reportages sur le Paris des années 1950, Un certain sens du ridicule, dans ma revue Feuilleton. Je pensais que les droits de ses livres étaient inaccessibles et je n'imaginai pas le publier autrement. » Jusqu'au jour où il apprend que Pascal Assathiany, le patron du Boréal, a décidé de reprendre la traduction, confiée au couple Lori Saint-Martin et Paul Gagné.

« Nous avons accueilli cette proposition avec bonheur, raconte Lori Saint-Martin. Et avec bonheur.

Suite page 12 ●●●



Mordecai Richler, en 1999. Ulf Andersen/Epicureans

Mordecai Richler, l'atrabilaire du Mille End

« Richler télescope plusieurs époques, pratique le sarcasme, l'ironie, l'invention. On ne peut le traduire correctement sans prendre la mesure du dessein d'ensemble. »



Outremont à Montréal, ville dont le quotidien est si bien rendu par Mordecai Richler. Alain Guilhot/Divergence

●●● Suite de la page 11.

Le défi à relever était impressionnant. Comment parvenir à restituer cette langue populaire, son oralité, ses différents registres d'humour, la complexité d'une construction qui donne l'illusion de la simplicité, la multitude de références culturelles très anglo-saxonnes et très ancrées dans un Montréal oublié? Comment rendre cette écriture lisible, accessible, compréhensible universellement, restituer l'expérience de lecture jubilatoire? Richler télescope plusieurs époques, pratique le sarcasme, l'ironie, l'invention. On ne peut le traduire correctement sans prendre la mesure du dessein d'ensemble.

De passage à Montréal, l'enthousiaste Adrien Bosc propose au Boréal de faire cause commune. « *Le Sous-Sol* a cinq ans. J'ai eu envie d'engager tous les moyens pour que notre maison se hisse à la hauteur de cet immense écrivain. » La réimpression en France de Solomon Gursky est saluée, à Montréal comme à Paris, comme un événement et soutenue avec ferveur par les libraires qui voient dans ce livre le *Cent ans de solitude* canadien. « Nous avons dû réimprimer le premier tirage de 8 000 exemplaires au bout de quatre jours, se félicite Adrien Bosc. J'étais persuadé de sa force

repères

Bio express

27 janvier 1931: naissance à Montréal, rue Saint-Urbain, dans le Mille End.

1960: part en Europe, en Espagne, à Paris, puis à Londres.

1972: retour à Montréal. Il s'installe avec sa deuxième femme, Florence Mann, et leurs cinq enfants

et de sa qualité mais je ne m'attendais pas à une telle réaction, aussi rapide. »

À Montréal, les deux traducteurs qui se mettent à l'ouvrage passent pour être les meilleurs. Lori Saint-Martin et Paul Gagné avaient déjà été honorés du prix du gouverneur général, la plus haute distinction nationale. Ils viennent de le recevoir à nouveau pour leur travail sur les romans de Mordecai Richler. Le Conseil des arts, organisme fédéral qui soutient les maisons d'édition et apporte son aide aux premières traductions, a même

dans les Cantons de l'Est où il écrit des essais, des scénarios, des reportages, des romans.

3 juillet 2001: Mordecai Richler décède à l'âge de 70 ans.

Après *Solomon Gursky*, seront retraduits et publiés dans les mois qui viennent :
- *L'Apprentissage de Duddy Kravitz* ;
- *Le cavalier de Saint-Urbain* ;
- *Joshua au passé, au présent* ;
- *Mon père, ce héros*.

accordé une bourse exceptionnelle de 30 000 dollars canadiens pour cette reprise. « Par cette faveur unique, le Canada montre l'importance qu'il accorde à cette œuvre. Sans cette subvention, jamais ce projet n'aurait pu être mené à bien », souligne Jean Bernier.

Enfin, signe de l'apaisement des esprits et d'une plus juste appréciation de son héritage littéraire, depuis le 12 mars 2015 la bibliothèque du Mille End, située dans une ancienne église, porte le nom de Mordecai Richler. Jean-Claude Raspiengeas

Une saga familiale échevelée

Solomon Gursky
Mordecai Richler
Éd. du Sous-Sol, 642 p., 24 €

Découvrir *Solomon Gursky* de Mordecai Richler, c'est pénétrer dans un continent stupéfiant, se sentir secoué par une tornade romanesque qui brasse la saga échevelée d'une dynastie. Du milieu du XIX^e siècle à 1983, six générations de juifs errants cherchent fortune, à partir d'une voie ouverte par Ephraïm, l'ancêtre fantasque, prophète millénariste, qui entreprend de convertir les Inuits à un judaïsme assez peu casher, de prédire la fin du monde et d'indiquer la présence de mines d'or à des gogos crédules. Unique rescapé de l'expédition Franklin chargée de forcer le passage du Nord-Ouest, il va aussi goûter aux bas-fonds de Londres, croupir en prison, faire un tour dans la Russie tsariste, s'y marier, procréer, et ainsi de suite.

Son roman de cavalcade abolit le temps et les frontières, catapulte le passé dans le présent.

Ses petits-fils, Bernard, Solomon et Morrie, ne sont pas en reste. Ces rois du whisky de contrebande, des fonds de placement et du Monopoly fascinent Moses Berger, écrivain raté, obsédé par la pêche à la mouche, qui cherche, à sa façon, désespérée et désordonnée, la trace de Solomon, déclaré mort dans son avion privé.

Impossible de résumer ce livre ébouriffant, au-dessus duquel plane en permanence l'ombre maléfique d'un corbeau aux ailes lustrées. Oiseau de malheur qui pourrait bien être l'âme vagabonde et l'ombre d'Ephraïm.

Librement inspirée de l'empire Bronfman qui régna sur Montréal, cette saga, grand huit épique et picaresque, chevauche plusieurs registres romanesques. Morde-



cai Richler se promène entre la grande fresque à l'anglo-saxonne et le style éclaté de la « beat generation » (celle de Kerouac, de Cassidy) pour composer la généalogie grinçante du Canada des grands espaces, peuplé d'immigrants sans manières. Il peaufine aussi le tableau d'un Montréal livré à cette pègre qui, pour acheter son honorabilité, se sert de sa puissance et du bouclier de sa religion.

Richler empoigne l'art du roman (amples décors, descriptions acérées, dialogues au couteau, mélange des époques) avec cette touche personnelle de fiel, de sarcasme et d'ironie au bout de la plume. Conteur des origines, inventeur de mythologies, brasseur d'histoires fantastiques, écrivain réaliste, observateur narquois de l'héritage juif, contempteur acerbe de la conduite d'Israël, il jongle, disperse les cartes, égare le lecteur avant de le ressaisir pour l'emporter ailleurs.

Son roman de cavalcade abolit le temps et les frontières, catapulte le passé dans le présent. Ainsi ce récit court-il de l'Arctique au Watergate, de Franklin l'explorateur au dernier coup de fil de Marilyn Monroe, des chercheurs d'or à l'aristocratie vulgaire des jet-setters. Cette famille Gursky, arrogante et brutale, qui a du sang sur les mains, vit dans une atmosphère de menaces et de malédiction. Comme si son ascension devait se payer d'une chute qui n'est pas sans lien avec la morale.

Jean-Claude Raspiengeas